

(N^o. 17.)

JOURNAL

DES

DAMES ET DES MODES.

22 AVRIL 1799.

M E P R I S E S S U R L E B O N H E U R .

Vision.

Le droit de rêver et d'écrire ses rêves a été de tout tems celui des écrivains périodiques. J'ai fait un rêve, et je vais le raconter.

Une loi nouvelle, donnée au genre humain, autorisoit tous ceux qui étoient las de la vie à en disposer en faveur de ceux qui desiroient prolonger leur existence. Un tribunal suprême jugeoit de la validité des raisons qu'on apportoit pour allonger ou raccourcir le fil de ses jours. J'assistai à une audience; et il me seroit difficile de dire, si le nombre des individus, qui desiroient prolonger leur vie, étoit plus considérable, que le nombre de ceux qui en étoient las. La foule étoit immense de part et d'autre.

Je remarquai un négociant d'un certain âge qui sollicitoit sa délivrance. Il étoit bien mis, gros et gras, mais triste et abattu. Il dit aux juges qu'il étoit entré dans la carrière de la vie, avec

*

des espérances très-modestes ; que lorsqu'il étoit apprenti marchand, ses vœux ne s'élevoient pas au-dessus d'un traitement modique qui lui donnât à vivre. Cependant, comme il avoit mérité la confiance de son maître, celui-ci l'avoit associé, et il avoit fait une fortune rapide et très-considérable. Il avoit acheté des maisons en ville et des maisons de campagne ; il s'étoit procuré des équipages brillans, de nombreux domestiques et des connoissances parmi les gens de la cour. Il s'étoit marié très-avantageusement. A la naissance de son premier fils, il s'étoit senti le desir de lui laisser de quoi fonder une famille opulente et noble. Ses affaires avoient continué à prospérer et à s'étendre tellement, qu'à la naissance d'un second fils, il avoit conçu pour celui-ci le même desir et la même espérance. Il lui étoit né successivement plusieurs enfans ; il se sentoit vieillir, et comme sa prospérité se soutenoit, il avoit vu qu'il pouvoit espérer de laisser à chacun d'eux, assez de fortune pour être le chef d'une famille opulente. Il se voyoit déjà un noble patriarche, dont le portrait vénérable orneroit le grand sallon de chaque château dans les familles qui descendroient de lui. Cette idée le fit persister dans ses travaux et étendit son ambition de fortune. Ses cheveux blancs l'avertissoient de se hâter. Edouard et Jacques avoient leur fortune faite ; mais il falloit pourvoir Guillaume et Henri. Il avoit toujours été heureux dans ses entreprises. Il se fia à son bonheur : il les doubla, il hasarda des spéculations immenses ; il joua dans les fonds-publics ; il fit des achats très-

considérables de marchandises, et il prit divers intérêts dans des entreprises de fabriques. Mais l'état de l'Europe ayant changé, il ne trouva point d'acheteurs pour ses magasins. Il avoit des engagements ; on le pressoit de payer. Les fonds avoient considérablement baissé : il avoit fallu vendre néanmoins pour s'acquitter ; et les monts d'or, que son imagination avoit entassés, s'étoient trouvés anéantis.

Cependant, après toutes ses pertes, il lui restoit quelques milliers de livres sterling de rente : on pouvoit croire que c'étoit beaucoup pour un homme qui avoit commencé par être commis dans un bureau ; mais il ne pouvoit supporter de se voir déchu de son espérance de fonder plusieurs familles nobles. La vie avoit perdu à ses yeux tout son charme. Sa table, ses jardins, ses équipages, ne lui donnoient plus aucune jouissance. Ses enfans, qui étoient aimables, sages, et qui avoient parfaitement réussi, ne lui fournissoient aucune consolation : au contraire, plus ils avoient de mérite, et plus il regrettoit de ne pas leur laisser à chacun un palais et une grande fortune. Il desiroit être promptement débarrassé de la vie, et offroit une dizaine d'années d'existence à qui voudroit s'en accommoder.

„ Je les prends, „ s'écria une voix tremblante qui partoît de la foule. „ J'en donne la moitié de ma fortune, et un bon pot de vin par dessus. La femme que je viens d'épouser, n'a que seize ans, mais j'en ai soixante-dix-neuf, et je voudrois avoir le tems d'élever quelques fils et quel-

ques filles. „ Un éclat de rire général s'éleva dans l'assemblée. On vit s'avancer devant le tribunal, une petite créature qui avoit été un homme. Il prétendit que sa femme, qui lui aidait à marcher, se joignoit à lui pour solliciter cette faveur; mais elle gardoit le silence.

Un jeune-homme se présenta ensuite. Il avoit l'air et le ton si tristes, qu'il auroit fait un excellent personnage dans un roman sentimental. Il avoit engagé sa foi à une femme angélique, qu'une mort prématurée lui avoit enlevée: il ne pouvoit supporter la vie et il sollicitoit la permission d'en sortir. Les juges parurent sensibles à son malheur, et le président du tribunal lui dit: „ Passez dans le petit bois voisin de la salle d'audience; réfléchissez encore, et ensuite vous reparoîtrez. „

Quelques momens après, une jeune femme, éplorée, se présenta les cheveux épars, et demanda, d'une voix entrecoupée de sanglots, qu'il lui fût permis de mourir. Elle étoit belle. C'étoit Vénus pleurant Adonis. Elle avoit perdu son amant; la vie lui étoit insupportable; elle l'offroit à qui la voudroit. La cour parut touchée de sa peine. „ Passez dans le petit bois voisin, „ lui dit le président; „ faites-y quelques tours, et ensuite vous reparoîtrez. „

On suivit l'examen des pétitions. Il se présenta des seigneurs languissans, qui desiroient de mourir, et des douairières qui desiroient de vivre. La séance se prolongeoit, et les deux promeneurs ne revenoient point. On crut qu'ils s'étoient noyés sans attendre le passeport demandé. On en-

voya visiter le petit bois. On les trouva au bord d'un étang, à l'ombre d'un myrthe. Ils s'étoient rencontrés. La jeune fille avoit cru voir l'amant, qu'elle pleuroit; elle avoit été si frappée de cette apparition, qu'elle s'étoit évanouie. Il avoit volé à son secours. Il lui avoit aussi trouvé de la ressemblance avec celle qu'il pleuroit; et il vint solliciter les juges de permettre qu'ils renonçassent l'un et l'autre à leur projet, pour unir leurs destinées. La cour y consentit.

Un jeune créole se présenta ensuite. Il étoit si beau, si élégant, si recherché dans ses habits et dans ses manières, que je ne doutai point, en le voyant paroître, qu'il ne vînt demander la prolongation de sa vie. Il entra en frédonnant d'un air distrait, il tenoit un petit miroir, dans lequel il se regardoit de tems en tems. Il avoit un superbe diamant au doigt, et il déployoit sa main avec affectation pour le faire briller. Il jeta sa pétition d'un air important, et dit, en jurant, que si ce n'eût été la mode, il n'auroit point occupé de lui les barbes grises du tribunal, et qu'un pistolet auroit fait son affaire tout aussi bien.

J'étois curieux de savoir ce qui pouvoit engager ce jeune-homme à abréger sa vie. J'appris qu'il étoit fils cadet d'un riche planteur des îles; que son père, mort depuis peu, lui avoit laissé quelques milliers de livres sterling; qu'on l'avoit destiné au bureau, et placé dans une académie voisine de Londres. — Ayant obtenu de ses tuteurs, la disposition de sa fortune, il l'avoit réalisée en billets de banque et en guinées, et s'étoit

jeté dans la dissipation. Il avoit fait des connaissances en ville, donné des soupers fins, appris à s'enivrer tous les jours, acheté un équipage délicieux; il lui avoit pris fantaisie de tous les bijoux qu'il pouvoit se procurer; enfin, il avoit si bien travaillé pour se débarrasser de ses guinées, que bientôt il avoit vu le fond du sac. Alors, il avoit fait une tournée de visites chez ses amis, pour prendre congé et étoit rentré dans son cabinet pour se casser la tête. Mais se rappelant que le ton du jour étoit de se présenter au tribunal, et qu'il y verroit bonne compagnie, il étoit venu offrir sa pétition.

La cour hésita. On lui fit quelques représentations. Il le trouva mauvais et s'obstina dans son dessein. Il fallut l'enregistrer.

Après celui-ci, vint un auteur qui sembloit être dans un accès de rage, et qui déclamoit contre le tems présent. „Le desir d'apprendre, „ disoit-il, „ est éteint aujourd'hui. L'art de penser n'est plus de mode. L'ignorance, la frivolité, la musique, les romans ont remplacé la philosophie. J'ai fait un traité qui m'a coûté des années de travail. J'y ai développé les principes de la nature de l'homme. J'ai donné le fil du labyrinthe de l'erreur. J'ai anéanti les préjugés de l'enfance, et rompu les liens de la superstition. Eh bien! l'édition entière est encore chez mon libraire! Non, je ne survivrai point à une telle injustice; je ne serai pas plus long-tems le témoin de la sottise et de l'impertinence de mes contemporains. „

Les juges l'étonnèrent beaucoup, en lui accordant sans difficulté ce qu'il demandoit. Ils lui dirent qu'ils attendoient la même pétition d'un auteur tragique, nommé Anapeste, dont la pièce venoit de tomber, et qui avoit déjà essayé de se pendre. — „ Comment ! „ s'écria le philosophe, „ la tragédie d'Anapeste est tombée ! rendez - moi vite ma pétition : je veux aller le consoler. „

Constantinople le 12 Mars 1799.

Il vient de se passer ici un évènement assez plaisant, et qui fait le sujet de la conversation de toutes nos Dames turques, grecques, juives et arméniennes.

Un nommé Restaurini avoit été appelé, il y a environ 12 ans, pour jouer les rôles de bouffon sur un théâtre de société que l'ancien ministre de Suède avoit monté chez lui. Cet homme, qui ne manque pas de talens, s'est jetté depuis plusieurs années dans la débauche. Réduit à la misère, il s'est accolé un autre individu de son espèce, avec lequel il a concerté les moyens de faire promptement une petite fortune. Ce dernier étoit possesseur d'une peau d'ours complete et bien conservée. Restaurini proposa de s'en affubler, de manière à tromper les yeux, et de faire informer indirectement quelques officiers du serrail, qu'un ours nouvellement arrivé faisoit des prodiges, qu'il savoit la musique et touchoit du *Forte piano*. La proposition fut acceptée et les démarches aussitôt faites. Elles eurent un plein succès : le

Grand-Seigneur instruit du prétendu phénomène, voulut s'en convaincre et ordonna qu'on lui amenât l'ours merveilleux. L'animal (ou Restaurini) parut avec son conducteur devant S. H., et il s'acquitta si habilement et si heureusement de son rôle, qu'une somme de 500 piastres fut donnée au premier, mais avec l'injonction de laisser l'ours, dont on étoit très content et qu'on vouloit acheter. Les deux fourbes (surtout la bête) restèrent stupéfaits. Le conducteur prit son parti, sortit promptement avec les 500 piastres et alla se cacher. Restaurini, livré aux plus vives transes, resta au milieu d'une troupe d'Eunuques, qui lui firent recommencer à différentes fois sa leçon, et le remirent ensuite à deux domestiques chargés de le conduire à la menagerie. Chemin faisant, Restaurini songea qu'il pourroit peut-être s'échapper; un ours a des moyens d'en imposer à deux hommes qui comptent sur sa docilité. En effet, au sortir du serrail, il se secoue avec violence, fait lâcher prise à l'un de ses conducteurs, renverse l'autre et commence à fuir, non pas comme un ours fuit, mais sur ses deux jambes seulement. A la faveur de l'épouvante qu'il inspire, il gagne *Bacché-Capchi* pour traverser le port et monter à Pera. A l'aspect imprévu du terrible animal, les bateliers de cette échelle abandonnent leurs bateaux. L'ours profite du moment, saute dans un batelet, s'empare de l'aviron et commence à ramer vers Tophana. Il y aborde, et son apparition y cause les mêmes frayeurs. Restaurini croyoit déjà pouvoir gagner sain et sauf son réduit; mais on échoue

souvent au port ; ce fut le cas du musicien. L'effort qu'il fit en s'élançant du batelet rompit la peau d'ours, et Restaurini parut hors de son enveloppe. Quelques Janissaires qui virent cette métamorphose, accoururent, et arrêtèrent l'ex-ours ; ils le reconduisirent au serrail, où la bastonnade la plus douloureuse lui fut administrée par les Eunuques qu'il avoit si bien divertis. On se borna à cette correction, et on le chassa. Depuis cette aventure, Restaurini ne s'est point montré, bien moins par honte, que de dépit de se voir frustré des 500 piastres avec lesquelles son associé a disparu.

P A R I S.

De la bienfaisance.

Il n'est que trop vrai qu'il faut plaire pour réclamer la bienfaisance. Il faut parler à nos sens, nous émouvoir ou nous étonner ; il faut que le malheur soit un spectacle : il faut encore que ce spectacle nous intéresse.

Je passois dernièrement sur le quai ; un groupe assez nombreux environnoit un enfant. Je m'arrêtai, et je vis un petit savoyard assis sur la boîte où il renfermoit autrefois sa marmotte ; mais elle venoit de mourir : il l'avoit placée près de lui, et il la regardoit en pleurant. Cette petite scène, grotesquement funèbre, produisoit un grand effet sur les spectateurs. L'enfant ne demandoit pas,

chacun lui donnoit, et s'en alloit en disant : le pauvre petit ! que va-t-il devenir ? il a perdu sa marmotte.

Plus loin on rencontroit une vieille femme, couverte de lambeaux, courbée sous les années, tremblante de malheurs, et pâlie par la faim. D'une voix timide elle imploroit la pitié; elle hésitoit, n'osoit même attendre l'aumône, et s'éloignoit en suppliant encore; mais on passoit à côté d'elle sans la regarder, et toujours en parlant du petit savoyard, de son air intéressant et de ses pleurs.

La bienfaisance a-t-elle donc besoin d'être bien doucement émue, et le pauvre, qui néglige de plaire ou qui n'en a pas les moyens, doit-il s'attendre à être oublié ? Faut-il toujours voiler la misère qui rebute, pour arriver à la compassion qui console ? Et qu'est-ce donc que la pitié qui semble redouter les malheureux ? La pitié ! elle est dans tous les cœurs ; mais nous prenons tellement l'habitude de l'environner d'illusions, de romans, d'effets dramatiques, de mots touchans et de beaux discours, que nous finissons par désirer qu'elle rêve toujours et non pas qu'elle agisse ; nous aimons ses doux songes, et nous craignons ses leçons : nous la berçons pour l'endormir, et nous ne voulons pas qu'un infortuné la réveille. Cette femme mourant dans un grenier sur un tas de paille usée, et cherchant encore à approcher d'elle l'enfant qu'elle allaite, et qu'elle voudroit envain réchauffer par ses baisers déjà froids et ses dernières larmes : ce malheureux, dont la physio-

nomie livide est sillonnée par les rides de l'inquiétude que le plaisir de la reconnaissance effaçait rarement : tous ces spectacles de la profonde misère nous épouvantent. On n'ose approcher du malheur lorsqu'il se montre sans espérance ; le voir de trop près, c'est presque le sentir, et pour s'y intéresser il suffit de le craindre. Telle est, dit-on, la pitié sociale : elle s'est donc bien éloignée de la pitié naturelle. Il me semble que la bienfaisance n'est une vertu que pour celui qui n'en redoute pas les émotions fortes et quelquefois douloureuses ; elle est à peine une sensation de plus pour celui qui ne veut en connoître que les charmes ; mais c'est toujours quelque chose, et puisque nous en avons fait une vertu, il ne faut pas être si difficile : son ombre même suffit pour assurer du moins qu'elle existe, et les infortunés le savent bien.

Voyez dans nos promenades, aux Champs-Elysées. Ici, c'est un aveugle qui joue parfaitement du violon. Environné d'un cercle nombreux, qui l'écoute avec plaisir, il se fatigue, mais il amuse. De tems en tems sa femme s'approche de lui ; elle essuie son front ; elle éloigne un peu le collet de son habit qui le gêne ; elle assure sa chaise contre l'arbre près duquel il est assis ; elle lui dit à l'oreille quelques paroles consolantes ; le courage de l'aveugle redouble ; ce spectacle intéresse, et les aumônes abondent. On s'arrête ; on le regarde ; on est bienfaisant, parcequ'on est curieux ; on exerce une vertu, parcequ'on a cherché un plaisir.

Plus loin est une femme âgée qui pince de la guitare ; son extérieur annonce qu'elle a vu de plus heureux jours. Sur un vieux pupitre, placé devant elle, sont d'anciennes romances, qu'elle chante d'une voix timide et foible. Ce vieux pupitre, ces anciennes romances portent à l'ame attendrie de ceux qui l'écoutent les douloureux souvenirs dont cette infortunée paroît être elle-même accablée. Autour de ce vieux pupitre se réunissoient peut-être autrefois des parens, des amis, dont les applaudissemens retentissent encore à son oreille. L'ancienne romance qu'elle chante dans ce moment, a peut-être calmé l'impatience d'un mari ou la sensibilité exaltée d'un amant. Peut-être a-t-elle appris cette chanson à sa fille, qui n'est plus ; car, sans doute, ses enfans sont morts, puisqu'elle est ainsi abandonnée. Peut-être sa mère, en écoutant ces couplets touchans, lui a dit : Ils me plaisent, répète-les encore. On est ému en pensant à tout cela : on l'écoute, on la considère. Dans ce moment sa vieille compagne, d'une figure compâtissante et calme, peut-être sa femme-de-chambre autrefois, aujourd'hui sa protectrice et son amie, s'approche les yeux baissés, et vous présente un petit panier où elle attend l'offrande de la bienfaisance. Le plaisir de donner seroit-il donc alors une vertu ? Oui ; n'hésitons pas à le dire, et tâchons de le croire. Ne parlons pas trop des devoirs de la bienfaisance ; car, c'est ainsi qu'on les oublie ; et puisqu'il faut qu'on nous amuse pour nous arracher quelques bonnes actions, ne repoussons pas les occasions d'être

amusés. Donnons au petit savoyard qui a perdu sa marmote, à l'infortunée qui chante des romances, à l'aveugle qui joue du violon, puisque nous ne savons pas donner aux êtres plus malheureux qui ne savent pas nous plaire. N'évitons pas les pauvres dans les promenades, puisque nous n'osons aller les chercher dans les réduits, les galetas où ils meurent oubliés et sans secours. Apprenons à être bienfaisans, en nous amusant de la bienfaisance. Que sait-on ? Il faut peut-être que cette vertu soit longtems un plaisir pour devenir une habitude.

EXTRAITS OU FRAGMENS.

J'arrive dans un cercle, où la conversation paroît fort animée : je m'informe du sujet : „C'est Célimène, me dit la maîtresse de la maison, qui vient de demander le divorce, elle qui paroît si vertueuse, si fortement attachée aux principes ! Vous la connoissez, vous connoissez aussi son mari, son estimable mari, l'homme du monde le plus aimable en société et le plus complaisant en ménage ! Oh ! cela est infâme !.... Quant à moi, je déclare que je ne la verrai plus... — Ni moi, s'écrie ma voisine ; ni moi, ni moi, ni moi, s'écrient à l'envi toutes les autres Dames.... L'honneur, la décence, la vertu, les principes..... non, non, je ne la verrai plus....,,

A l'instant même arrive celle qu'on juroit de ne plus voir ; Célimène entre, sa démarche est grave,

son maintien sévère, ses manières nobles et touchantes, et en l'examinant, je dis tout bas : „L'honneur, la décence, la vertu et les principes n'empêchent pas que cette femme ne me paroisse très-intéressante, et, quoi qu'elle soit *une infâme*, je crois qu'elle connoit encore l'honneur, la décence, la vertu et les principes.,,

Tout le monde reste pétrifié; la maîtresse du logis se lève, l'embrasse froidement, la fait asseoir et garde le silence. Je le romps le premier pour parler de la pluie, des neiges fondues, de la bouillotte et des chapeaux à la mode. Célimène se met à rire, sachant très-bien que de tels sujets ne sont pas de mon goût. Peu-à-peu l'on en revient au divorce, et chaque personne fait à Célimène son compliment de condoléance.— Nous avons été étonnées, ma chère amie, en apprenant votre divorce....

Célimène.

Moi, je ne m'étonne plus de rien....

Une voisine à gauche.

Mais votre mari, qu'en dit-il ?

Célimène.

Il a pris son parti....

Une voisine à droite.

Lui qui vous a toujours adoré!....

Célimène se tait et soupire.

La voisine.

Qui donc a pu vous déterminer à cette démarche éclatante et décisive ?

Célimène tristement.

Ma famille, la sienne, mes amis et moi-même.

Tout le monde.

Bah !..... cela est-il croyable ? Ah ! voyons, contez-nous donc ça.

Célimene tire de sa poche un acte de famille, qu'elle me fait lire. Il en résulte que cet époux si charmant, si aimant, avoit l'adresse de se posséder, de se composer assez devant le monde pour paroître extrêmement amoureux de sa femme, qu'il étoit aux petits soins auprès d'elle en compagnie, qu'il n'en parloit qu'avec éloge... Mais qu'à peine rentré chez lui, il s'étudioit sans cesse à la tourmenter, qu'il lui refusoit les choses les plus justes, qu'il dépensoit ailleurs l'argent nécessaire au soutien de sa maison, qu'il maltraitoit femme, enfans et domestiques, qu'il ne se passoit pas un jour sans quelque nouvelle scène, et que tous les parens assemblés ont jugé entr'eux qu'il y auroit moins de scandale pour les enfans à divorcer qu'à leur offrir à chaque pas le spectacle de la fureur des divisions et des injustices, etc. etc. etc.

Tout le monde garde le silence ; on admire la longue patience de Célimene ; on s'étonne de sa prudence et de sa discrétion ; et nous nous accordons tous à dire que c'est une haute sottise de juger des gens et des choses sur la simple apparence, et qu'il faut, pour prononcer sagement, savoir ce qui se passe, comme on dit, derrière la toile.

Le lendemain je vais dans un autre cercle ; on y jettoit feu et flamme contre Dorilas : „ C'est un mauvais mari, disoit-on, c'est un mauvais père, c'est un mauvais voisin, ah ! le vilain homme, c'est un vrai cheval, que sa femme est malheureu-

se! que ses pauvres enfans sont à plaindre!.....
 „ Et toute cette litanie, à quel propos? Parceque Dorilas, qui est brusque, mais bon; franc, mais sensible; emporté, mais généreux, a fait une scène chez lui devant des étrangers à sa femme et à ses enfans. Ceux-ci, peu accoutumés à être traités durement par un homme qui les aime, se sont mis à pleurer... Et l'on a dit: *o l'exécrable tyran qui se plaît à faire couler des larmes!* Si Dorilas savoit feindre, il auroit calculé les résultats de sa colere momentanée, il auroit dit: „ Ces étrangers me voyant en colere, vont croire que je suis toujours en colere; ils m'entendent crier bien fort, ils diront que je passe ma vie à crier; ma famille pleure devant eux, ils penseront qu'elle pleure toujours. „

Mais Dorilas ne suit que son cœur: il a vu un sujet légitime d'emportement, il s'est emporté tout bonnement, sans art et sans hypocrisie.

Sa femme et ses enfans arrivent: on veut les faire parler, on leur marque un tendre intérêt, on les plaint, on les exhorte à la patience...

De la patience, disent-ils! En avons-nous besoin pour vivre avec un homme qui nous parle brusquement une fois dans l'année, qui n'a de cœur, de mouvement et d'existence que pour nous rendre heureux, dont la douceur et la complaisance sont sans bornes, qui fait sa volonté de la nôtre et qui ne s'occupe jour et nuit qu'à travailler pour adoucir notre existence?

Ces aveux ingénus, prononcés avec ce ton et cet air touchant, que dicte la vraie sensibilité,

font

font changer de langage à tout le monde. Autant on disoit de mal de Dorilas, autant on affecte de le porter aux nues.

Et nous convenons tous qu'avant de condamner les gens, il faut connoître à fond la nature des torts qu'on leur donne, et que c'est une étrange témérité, de vouloir prononcer sur ce qui ne nous regarde pas, sans savoir tous les détails et tous les accessoires qu'on ignore.

M O D E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 18.)

Bonnet-chapeau.

Sa draperie a été empruntée du chapeau-casque (chapeau-Minerve); le reste tient du négligé. Communément on fait ce bonnet en satin blanc; alors le ruban et la draperie sont comme l'indique la gravure, ou bien rose ou ponceau, tandis que l'un et l'autre se mettent blancs sur un fond de couleur. Cette coiffure n'est point d'un usage général: on s'en tient assez ordinairement aux cornettes et aux chapeaux de paille blanche.

Les rubans sont définitivement rentrés en faveur. Les rubans-taffetas, nuancés ou cannelés, sont ceux qui fixent la préférence.

Le brillant concert de l'Opéra, donné dernièrement, a offert à nos remarques plusieurs coiffures en cheveux, c'est-à-dire, en perruques longues, retroussées à la grecque, avec trois nattes, et sur-

montées d'un héron blanc, posé droit, à la place d'un esprit. Quelques chapeaux de paille à bords ronds et à forme basse, décorés de quatre plumes (*), inclinées sur le devant; des turbans qui n'avoient de remarquable que la quantité de diamans dont ils étoient enrichis chez les plus élégantes; deux tresses de cheveux bien noirs et bien huilés qui tomboient sur des gorges nues et des chaînes de cou d'une longueur excessive, qui descendent jusqu'aux genoux, et qu'on relève en les agraffant au-dessous du sein.

Schall en crêpe.

Il en a paru quelques-uns aux Tuileries: celui que le dessinateur avoit sous les yeux étoit vert-pré. On en voit d'autres en violet et en rose. Ordinairement ils sont blancs. On ajoute tous les jours à leur ampleur.

L I V R E S N O U V E A U X.

Charles de Rosenfeld ou l'aveugle inconsolable d'avoir cessé de l'être; histoire allemande par l'auteur des Mémoires du comte de St. Meran; 3 vol. in 12 avec fig.

Ce roman mérite une place distinguée parmi les productions de ce genre qui ont paru depuis

(*) Quelques-unes de ces plumes présentoient à leur extrémité cette espèce d'œil qu'on voit aux plumes de paon; d'autres étoient ornées de brillans en forme de croissant.

quelque tems. Il offre dans sa conception de l'originalité sans bizarrerie; de l'adresse dans la manière de présenter et de soutenir le paradoxe sur lequel il est fondé, savoir la préférence donnée à l'aveuglement sur la faculté de voir; il respire dans plusieurs détails un intérêt qui va jusqu'aux larmes: enfin, il retrace des mœurs vraies; la scène est en Allemagne, et on reconnoît les personnages pour Allemands. Tels sont les caractères généraux de cet ouvrage. Une analyse plus particulière les développera davantage, et fera appercevoir les défauts dont il n'est pas exempt.

Charles de Rosenfeld, héros de cette histoire, parvenu à sa dix-septième année, est devenu aveugle par un accident soudain. Doué du plus heureux naturel et distingué par tous les avantages extérieurs, il ne l'est pas moins par tous ceux dont on est redevable à la culture de l'esprit et à une éducation libérale, perfectionnée par des voyages dont il a déjà recueilli tous les fruits. „Mais jamais il ne fut si aimable, si admirable que depuis l'instant qui le rendit aveugle; et ses autres sens profitant de l'absence totale de la vue, il se familiarisa si vite et si bien à sa triste condition d'aveugle, qu'à l'observer, à l'écouter, on auroit cru qu'il lui auroit manqué quelque chose s'il ne l'eût pas été.,

Il faut lire dans l'ouvrage la description de tous les moyens, de toutes les méthodes qu'il s'approprie ou qu'il invente pour suppléer à la perte de la vue, et comment il s'y prend en cet état pour faire l'éducation de *Georges* son jeune cousin.

A l'époque de sa dix-neuvième année, *Adélaïde*, jeune personne de seize ans, et pupile de son père, vient habiter la même maison que Charles; voici son portrait: „Jamais on n'entendit une voix plus touchante que celle d'Adélaïde; tous ses accens alloient au cœur. Elle avoit le teint, la peau d'une beauté surprenante; les bras, les mains, la taille, le pied parfaits; mais le visage ne répondoit pas à tant de charmes répandus en profusion sur sa personne. Ne croyez point qu'elle fût laide; peut-on l'être avec des grâces infinies, de superbes yeux et les lys et les roses de la jeunesse? Sa physionomie étoit de celles qui gagnent tout ce qu'on leur souhaitoit d'abord, lorsqu'on les observe. Après l'avoir vue un instant, on se plaisoit à la regarder. Le premier coup-d'œil une fois sauvé, l'attention produisoit infailliblement le désir de revoir encore Adélaïde; et ceux qui se donnoient le tems de la bien connoître, la trouvoient attrayante, aimable au-delà de ce que le furent jamais les plus belles.,,

Charles et Adélaïde ne vécurent pas ensemble six mois, qu'ils s'aimèrent éperduement.— Je passe sur plusieurs incidens, pour arriver à l'époque de leur mariage. Quelques inquiétudes, des scrupules même s'élevèrent aux approches de ce moment dans l'ame d'Adélaïde. „Ah! ma bonne Caroline (disoit-elle à son amie), s'il n'étoit pas aveugle croyez-vous qu'il m'aimerait avec cette même ardeur? Les hommes à qui nous ne plaisons que par notre figure, me sont odieux. S'il me voyoit, l'enchantement seroit détruit.,,

Son amie lui insinue de faire elle-même à Charles

un aveu sur ce qui lui manque pour être parfaitement belle, aveu qui doit lui coûter moins qu'à personne, et qui paroît nécessaire à la bonne foi qui préside à des nœuds sacrés et indissolubles. „Oh, non, s'écrie-t-elle; jamais, jamais je ne m'y résoudrai volontairement, et vous me désobligeriez beaucoup en ôtant à Charles la moindre de ses préventions en ma faveur. Peut-on souhaiter de diminuer l'amour, cet amour qu'on n'inspire que pour le partager? Plus il en aura, plus je lui en devrai. Point d'aveu déplacé, dangereux..... me blesser en lui-même!,,

Charles a épousé celle qu'il aime, dans la conviction intime que tout est beauté en elle. Il éclate contre un personnage peu officieux à qui il a demandé comment il la trouve, et qui lui répond froidement: *assez bien.* „Il se délivra le plutôt qu'il lui fut possible de ce bourru, en le supposant de très-mauvais goût, jaloux, imbécille, ou *presqu'aveugle.* On lui dit un jour qu'une Demoiselle ressembloit un peu à sa femme: quelle ravissante personne cela doit être, s'écria-t-il!,,

Je suis forcé d'omettre, pour arriver au grand évènement de l'histoire, une foule de circonstances qui en remplissent l'intervalle. La plus remarquable est celle de la passion violente qu'inspire Charles à une angloise, qui donne lieu à des incidens divers parmi lesquels il en est d'un très-grand intérêt. Je n'ai pas besoin de dire que Charles, toujours vertueux, toujours amoureux, résiste à toutes les amorces qu'emploie cette femme. Je dirai un mot *d'un duel* dans lequel il est engagé, et dont

il se tire avec beaucoup d'avantage. C'est de la part de l'auteur un tour de force qu'il a hasardé et dont je crois qu'il n'auroit pas dû faire usage; il ne lui a pas été possible d'éviter le défaut d'in-vraisemblance. La description en est toutefois heureuse, et je n'en priverai pas le lecteur: „Les fers se joignirent et ne se quittèrent plus. On eût dit que les lames s'attiroient, se sentoient, s'entre-devinoient; chaque coup ou chaque projet de botte, étoit détourné par l'aveugle, avant même que les yeux les plus exercés prévissent qu'on l'avoit conçu. Les divers cercles que décrivoient les pointes *agiles*, formoient au devant de l'un et de l'autre combattant, comme un bouclier creux dans lequel venoient se perdre tour-à-tour les efforts de deux bras *agiles*, de deux mains prestes et adroites. En se défendant et en attaquant presque-à-la-fois, Charles conservoit des grâces de développement et une sérénité de maintien et de physionomie qui ravissoient d'admiration *les spectateurs*, à qui l'attention et l'intérêt laissoient à peine la faculté de respirer. Son adversaire, tout en admirant ce beau calme, ne pouvoit l'imiter, étoit souvent mis hors de mesure, et montroit, malgré lui, dans ses mouvemens le travail et l'étonnement mélangés de quelques nuances de dépit. Au milieu de cette lutte *inimaginable*, qui attachoit tellement les assistans qu'ils en étoient incapables de voir et d'entendre autre chose, une foule de gens armés les entoure, et sépare l'aveugle et le baron.,,

J'ai annoncé un grand événement, le voici : un ami, ou plutôt un soi-disant protecteur de la

famille, se présente tout-à-coup au milieu d'elle, amenant avec lui un célèbre oculiste de Paris, qui répond de guérir la cécité de Charles. Celui-ci refuse long-tems de se prêter à sa guérison. C'est dans le développement des motifs de son refus que le talent de l'auteur et les ressources de son esprit se font sur-tout distinguer. La suite de raisonnemens qu'il prête à Charles, m'engageroit si j'entreprenais de les rapporter, dans une citation trop longue pour ce journal, et je n'en pourrois interrompre la chaîne sans en affaiblir l'effet. — A la fin, les instances de toute une famille en larmes, sans convaincre sa raison, triomphent de sa sensibilité: Charles consent à se confier à l'homme habile qui a répondu du succès.

On ne sauroit imaginer une situation plus intéressante que celle où l'auteur place tous les personnages aux approches de cet événement. Sa fille, que Charles n'a jamais vue, est au moment de se marier avec le jeune Georges, son élève. Son vieux père, sa tendre mère vivent encore, et on conçoit à quelles agitations ils sont en proie ainsi que toute une famille nombreuse dont il est le centre, dont il est l'amour et l'orgueil. Mais c'est la situation de son épouse, d'Adélaïde, qui est surtout neuve et attachante. „ Adélaïde avoit des pressentimens de quelque surprise *défavorable en Charles*, à l'instant où il la regarderoit pour la première fois. Les jours qui précédèrent celui qu'on avoit indiqué comme le dernier de la cure, furent pour elle des jours de véritable anxiété. Le soir de la veille, et sur-tout le matin, elle évitoit de se

voir dans les glaces, et paraissoit souffrir dès que les regards de quelqu'un s'attachaient sur elle. Au moment où la famille se disposoit à se rendre auprès de Charles, elle serra long-tems la main de Caroline, et lui dit enfin d'une voix timide : ma chère Caroline! que n'ai-je docilement suivi vos conseils. — Il est encore si heureux, disoit-elle tout bas en écoutant à la porte! je vais lui enlever sa belle épouse.

Je ne puis m'arrêter sur tous les détails intéressans que l'auteur a parfaitement saisis et rendus, ni sur la solennité de ce moment relevée par des couleurs religieuses qui y produisent un grand effet: laissant tout le reste, je ne m'occuperai que de la malheureuse Adélaïde.

Le signal dont on étoit convenu, dans le cas où l'opération réussiroit, a été donné, et l'on s'est rapproché de Charles dans l'ordre qui avoit été réglé: „Adélaïde qui dévorait le tems avec une impatience inexprimable, entre, accourt en disant: O mon ami! Charles qui étoit tourné du côté opposé à la porte, s'écrie dans un élan d'amour: Ah! chère Adélaïde! Il se retourne, la regarde au visage, fait malgré lui un mouvement où se peint cette surprise d'un homme qui s'attend à voir une rare beauté et qui ne voit pas ce qu'il attendoit. Ce mouvement fut presque imperceptible, et l'accueil le plus tendre, le plus cordial le remplaça aussi rapidement que peuvent voler la pensée et le sentiment vrai et brûlant.... Mais Adélaïde en a été frappée; elle est tombée évanouie, mourante, aux pieds de son mari. Le désespoir est

dans cette ame accoutumée à une adoration mutuelle, et Charles consterné, *se veut un mal* horrible d'un acte purement machinal et involontaire, dont il n'a pu se rendre le maître. ,,

Je retracerai encore, d'après l'auteur, le moment où Adélaïde sort de cet évanouissement prolongé : ,, Adélaïde entend et voit; elle ne peut encore parler, mais ses yeux se referment et ses mains font un effort pour couvrir son visage. Charles devine la pensée qui la tue : il prend une des mains de sa femme, et la couvrant de baisers enflammés, il lui dit : digne objet de tout l'amour imaginable, renais pour que je vive. — Tu m'aimes, dit-elle..... Tous les cœurs ont tressailli, elle parle. Adélaïde! s'écrie Charles... et la voix expire sur ses lèvres desséchées qu'il colle sur celles de sa tendre épouse. On s'entre-regarde, on se communique une lueur d'espérance. Adélaïde se couvre toujours le visage au moindre mouvement que fait son mari, et d'un signe appelle leur fille, la belle Claire, qui est à deux pas, et qui s'avance auprès du fauteuil..... Elle la présente à Charles sans prononcer une seule parole, de cet air dont l'humilité tendre et pieuse feroit à Dieu quelque précieuse offrande expiatoire. A la voir, on croiroit qu'elle dit, et c'est en effet ce qu'expriment à ne pas s'y méprendre ses yeux et son maintien : Agrée mon excuse, et me chéris à cause d'elle. ,,

L'auteur, qui ne pouvoit plus rencontrer dans son sujet une situation aussi forte, auroit dû, après l'avoir développée, se hâter vers la fin plus

qu'il n'a fait. Il y a beaucoup de superflu dans tout ce qu'il ajoute; pour ne pas l'imiter, je précipiterai l'extrait, et je me bornerai à dire au lecteur, que le trait fatal qui est entré dans le cœur d'Adélaïde n'en sort plus, et que son atteinte la conduit lentement au tombeau. Vainement Charles redouble envers elle de soins délicats et constans. Ces soins eux-mêmes sont le poison qui la dévore, dans la prévention, qu'elle ne perd plus, qu'ils sont dus à la pitié, et que l'amour n'y a point de part. Il y a une grande mélancolie dans cette situation, mais l'impression en est trop pénible pour qu'on puisse la soutenir longtemps. Cette douleur et des afflictions de toutes les sortes auxquelles Charles est livré, et qui dérivent également de son changement de situation, en font en effet un aveugle *incôsolable d'avoir cessé de l'être*. L'usage de la vue devient pour lui un présent tellement funeste, qu'après la mort de sa femme, il ne peut soutenir impunément l'aspect de la beauté séduisante de Claire, de sa fille. Sans doute l'auteur, en poussant ainsi son idée à l'extrême, a voulu motiver la résolution extraordinaire qu'il fait prendre à Charles, et qu'il lui fait exécuter, de se rendre de nouveau volontairement aveugle. Tout cela me paraît révoltant, forcé, et c'est toujours ce qui arrivera quand on ne saura pas s'arrêter après avoir atteint le but. On auroit dû, je le crois, finir ce roman après avoir conduit au tombeau la malheureuse Adélaïde, victime du premier-coup d'œil de Charles : c'étoit bien assez pour rendre cet époux

inconsolable. L'idée avoit tout son complément, et le titre de l'ouvrage étoit rempli. On auroit pu même y trouver pour le sexe cette moralité: que jamais il ne faut tromper ni son amant, ni son mari, fût-il aveugle.

P O E S I E.

Le besoin de dormir.

En dépit des sollicitudes
 Qui nous pressent sur l'avenir ;
 Suivant nos vieilles habitudes,
 Dans ce bas monde il faut dormir.
 Car il n'est pas de conjoncture,
 Si déplorable qu'elle soit,
 Qui nous puisse exempter du droit
 Qu'il faut payer à la nature.
 Vainement un cœur agité
 D'un mouvement lugubre ou tendre,
 Refuse la tranquillité
 Que tôt ou tard il faut reprendre.
 Heureux sommeil ! c'est dans tes bras
 Que l'homme en pleurs souvent oublie
 La détresse et les embarras
 Qui lui font détester la vie !
 Par toi l'amant jouit deux fois ;
 Par toi son bonheur se prolonge ;
 C'est par toi qu'il revoit en songe
 L'objet dont il chérit les loix !
 Qu'on soit en proie à la misère,
 Ou qu'on nage au sein du plaisir,
 Si ce n'est par goût sur la terre,
 C'est par besoin qu'il faut dormir.
 Beau sexe, qui de l'insomnie
 Osez faire l'apologie !

Vos yeux savent bien vous trahir,
Quand certain fat qui vous courtise,
Par mainte et mainte balourdise
Vous atteste qu'il faut dormir;
Et s'il est quelqu'un qui l'ignore
Ou qui puisse en douter encore,
Pour le convaincre et le punir,
Je veux lui prêter cent ouvrages
Dont, à coup sûr, toutes les pages
Lui prouveront qu'il faut dormir.

Les amours d'autrefois et d'à présent.

Jadis la gêne et la contrainte
Rendoient les plaisirs plus piquans,
On ne se voyoit qu'avec crainte,
On profitoit mieux des instans.
Maintenant qu'on peut à sa belle
Parler à chaqu'instant du jour;
Bien souvent on bâille auprès d'elle,
Mon dieu, mon dieu, le pauvre Amour!

Ce n'est plus le plaisir qu'on aime,
C'est l'éclat honteux qui le suit;
On n'est pas heureux pour soi-même,
Le public en doit être instruit.
Dans les cafés, les promenades
Montrer sa maîtresse en plein jour,
Ne point ménager les œillades,
Voilà nos mœurs, voilà l'Amour.

Les Sacs.

Air : de la Pipe de Tabac.

Un sac donne l'air moins canaille
Que les poches du tems jadis ;

Et puis pour se grossir la taille,
A quoi bon garder ses habits ?
Aussi, toutes nos parvenues,
Pour se donner un certain *tac*,
Se montrent plus qu'à demi-nues ;
Mais les grâces sont dans le *sac*.

Combien de *sacs*, on le devine,
Sans compter les *sacs* de papier,
Sacs à poudre, *sacs* à farine,
Et jusqu'aux *sacs* du Charbonnier :
Mais de ces *sacs* que je rappelle,
Le *sac* qui me flatte le plus,
N'en déplaît au *sac* de ma belle,
C'est un bon *sac* rempli d'écus.

C o n t e.

Un vendeur ambulat (il étoit en Pologne),
Crioit à tous venans : Saucissons de Bologne.
Un passant tout-à-coup, prenant le plus haut ton,
Dit à tous : Mes amis : écoutez ; prenez garde
Qu'aucun de vous ne se hasarde
A manger de ceci ; l'on y met chair d'ânon,
Je l'ai vu de mes yeux. — Le vendeur né Gascon,
A l'aspect du chaland qui déjà détalonne,
Dit à l'autre , orgueilleux de sa docte oraison :
Vous venez de Bologne ? — Oui. — Pardieu je m'étonne
Que vous n'en soyez pas revenu saucisson !

L'ABEILLE ET L'ARAIGNÉE.

F a b l e.

Dès le matin, sur une rose,
Brillante, fraîchement éclosé,

Ornement de la terre et vrai présent du ciel,
Dame Abeille trouva demoiselle Araignée.
Notre ouvrière en fil ne fut pas épargnée
Par la fabricante de miel.

De quel droit oses-tu te loger sur mes terres,
Dit l'Abeille en courroux ? ton souffle empoisonné
Souille l'émail de nos parterres,

Et de nos fleurs par toi le teint est profané. . .
Je te trouve plaisante ! est-ce là ton affaire ?
Toi-même en ce jardin, dis-moi, que viens-tu faire,
Répondit fièrement l'insecte vénimeux ?

Est-ce pour toi seule que Flore
A pris soin de les faire éclore
Ces fleurs ? Et ton mérite est-il donc si fameux,
Qu'il doive m'éloigner. . . Je t'entens, dit l'Abeille,
Sur le lys éclatant, sur la rose vermeille,
Tu prétens, à ce que je voi,
Avoir le même droit que moi :
Fais-en donc un meilleur usage
Ou je te chasse avec raison.

La fleur produit le miel dans la bouche du sage,
Mais dans celle du fou son suc est un poison.

R O M A N C E.

Air : Comment goûter quelque repos ?

Précieux gage de l'Amour,
Qu'en pleurant sur mon cœur je presse,
Doux larcin fait à ma maîtresse,
Vous seul me restez en ce jour.
J'ai tout perdu. . . Douleur mortelle !
Celle qui m'a donné sa foi,
Demain, demain fuit loin de moi,
Et mon ame fuit avec elle !

Zéphyrz légers, vents amoureux,
Si mon sort funeste vous touche,
Volez près d'elle, et sur sa bouche,
Portez mes soupirs douloureux !
Echo, de son amant fidèle
Daignez lui parler quelquefois ;
Mais perdez pour jamais la voix,
Si c'est un autre qu'elle appelle.

Dites-lui que, dans les regrets,
Charles va consumer sa vie.
Que ses yeux, privés d'Emilie,
Ne verront plus rien désormais !
Le sort me ravit ce que j'aime ;
Demain, il comble mon malheur !
J'ai connu deux jours le bonheur ;
Il falloit mourir le troisième.

É N I G M E.

Quand Décembre en nos champs a ramené la glace,
Un Sauvage velu vient occuper ma place :
Son règne n'est pas long ; je l'éclipse à mon tour.
Dans nos champs émaillés, quand Flore est de retour,
Rival de son amant, comme lui peu fidèle,
Il vole après les fleurs, et moi de belle en belle,
Je poursuis mon destin, plus fêté chaque jour.
La bouche de Cloé sans cesse me rappelle :
Sur son beau sein je bats de l'aile ;
Mais je suis sans plaisir, ainsi que sans amour.

L O G O G R I P H E.

Je joue un rôle dans l'histoire,
J'y suis connu par mes débordemens :

Ils ont fait mon renom, ma gloire,
M'ont valu des autels, un culte et de l'encens.
Je marche avec trois pieds, mais coupe-moi la tête.
Je suis pronom. Vas, que rien ne t'arrête,
Coupe encor, je suis chiffre, ou, si c'est ton plaisir,
Retourne-moi, je pousse et sers à te vêtir.

C H A R R A D E.

Mis au rang de mon premier,
La moitié de mon dernier
Fait tout juste mon premier ;
Cependant, d'après Barême,
La valeur de mon dernier
N'est égale qu'au cinquième
Du total de mon premier ;
Et le tiers de mon entier
Se trouve net dans mon dernier
Multiplié par mon premier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Papillon. — Celui du Logogriphe est : *Tort* (où
l'on trouve *or*). — Celui de la Charrade est : *Ban-*
queroute.

est:
(ou
Bar